Origine et évolution des diminutifs et augmentatifs dans quelques langues africaines

Denis Creissels
UMR 5596 « Dynamique Du Langage »,
CNRS et Université Lyon 2
denis.creissels@univ-lyon2

Texte initialement paru dans *Silexicales* 2, pp. 29-36.

Ayant eu l'occasion de travailler (soit directement, soit de manière indirecte à l'occasion de directions de recherche) sur de nombreuses langues ouest-africaines ainsi que bantoues, Denis Creissels a été frappé par certaines coïncidences impliquant les affixes diminutifs et augmentatifs qui n'attirent pas forcément l'attention lorsqu'on les observe dans une seule langue, mais qui demandent qu'on s'interroge sur leur motivation lorsqu'on les observe de manière récurrente dans des langues éloignées du double point de vue aréal et génétique. Le colloque sur la morphologie des dérivés évaluatifs organisé lors des deuxièmes rencontres du Forum de morphologie en 1999 lui est ainsi apparu comme un cadre idéal pour faire le point sur l'apport possible de données africaines à la question de l'origine des affixes diminutifs et augmentatifs et de leurs possibilités d'évolution.

1. Introduction

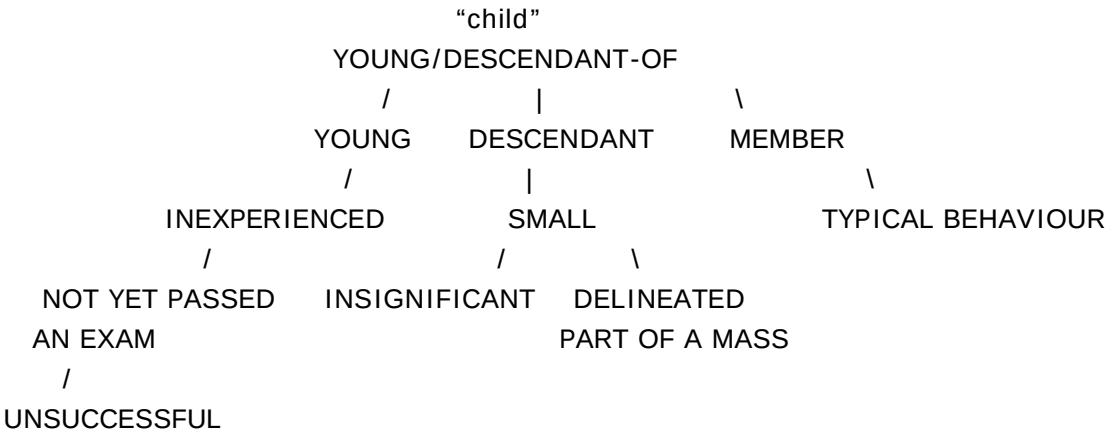
L'objectif de cette communication est d'examiner, à partir des données de quelques langues africaines appartenant à diverses branches de la famille Niger-Congo, les chemins de grammaticalisation dont les morphèmes servant à former des dérivés diminutifs et augmentatifs peuvent constituer une étape :

– quelles hypothèses la comparaison de langues apparentées permet-elle de faire sur l'origine lexicale de ces morphèmes ?

– vers l'expression de quels autres types de significations ces morphèmes sont-ils susceptibles d'évoluer ?

2. L'évolution "enfant" → diminutif

Le développement d'un morphème lié à valeur de diminutif à partir d'un lexème signifiant "enfant" doit être envisagé comme une conséquence du développement de la polysémie du lexème en question. On peut se reporter à Heine & al. (1991 : 79-97) pour une présentation détaillée de ce phénomène dans le cas de l'ewe. Le schéma reproduit ci-dessous résume l'hypothèse proposée par ces auteurs quant à l'ordre dans lequel les diverses valeurs que l'on peut actuellement reconnaître en ewe à *ví* (parmi lesquelles "petit" et "insignifiant") ont pu se développer à partir d'une signification "enfant (de)".



Les différentes valeurs qui apparaissent dans ce tableau peuvent être illustrées par les exemples suivants :

– "jeune" :

ŋútsu	"homme"	*ŋútsu-ví*	"garçon"

– "inexpérimenté" :

núfíálá	"enseignant"	*núfíálá-ví*	"enseignant débutant"

– "qui n'a pas encore passé un examen" :

ßu´kúlá	"conducteur"	*ßu´kúlá-ví*	"personne qui conduit sans permis"

– "qui ne réussit pas" :

kesinɔtɔ́	"riche"	*kesinɔtɔ́-ví*	"personne qui n'est pas réellement riche"

– "petit" :

kpé	“pierre”	*kpé-ví*	“petite pierre”

– “insignifiant” :

dɔ	“maladie”	*dɔ-ví*	“maladie peu grave”

– “partie détachée d’une masse” :

súkli	“sucre”	*súkli-ví*	“morceau de sucre”

– “membre d’une communauté” :

du(mé)	“village”	*dumé-ví*	“villageois”

– “qui se comporte typiquement comme” :

ameyibɔɔ	“Africain”	*ameyibɔɔ-ví*	“personne au comportement typiquement africain”

Le cas d’affixes aptes à exprimer une valeur diminutive et se prêtant à des rapprochements étymologiques avec un nom signifiant “enfant” est particulièrement banal dans les langues africaines, et ces affixes présentent très généralement un éventail de significations semblable à celui que présente *ví* en ewe.

Les langues bantoues d’Afrique australe attestent notamment dans ce domaine un phénomène de renouvellement selon un processus maintes fois décrit dans les ouvrages sur la grammaticalisation. En effet, on reconstruit en proto-bantou des morphèmes de diminutif intégrés au système de classes nominales. Dans la plupart des langues bantoues actuelles, ou bien ces morphèmes de classe à valeur diminutive ont été maintenus, ou bien ce sont d’autres morphèmes de classe ayant par ailleurs d’autres valeurs qui ont la fonction d’exprimer le diminutif. Par exemple en swahili, *ki-lima* “colline”, diminutif de *m-lima* “montagne” est formé par la substitution du préfixe *ki-* de la classe nominale 7 au préfixe *m-* de la classe nominale 3 à laquelle appartient lexicalement *m-lima*. Dans plusieurs langues bantoues du sud, ce mécanisme d’expression du diminutif dans le cadre du système des préfixes de classes nominales a totalement disparu (ou ne laisse que quelques vestiges figés), mais on trouve un suffixe de diminutif *-ana* qui est de manière évidente un réflexe du proto-bantou **jána* “enfant”. On peut alors distinguer deux cas de figure :

– Dans certaines de ces langues, le suffixe de diminutif ainsi formé coexiste avec une base nominale directement issue du même étymon. C’est par exemple le cas en tswana, où le suffixe de diminutif qu’on peut illustrer par *taw-ana* “lionceau” < *tau* “lion” ou encore *molatsw-ana* “ruisseau” < *molapo* “rivière” est à rapprocher de la base du nom *ngw-ana* (pluriel *b-ana*) “enfant”.

– Dans d’autres langues par contre, cette racine bantoue ne subsiste plus par elle-même comme base nominale. En zoulou par exemple, le nom pour “enfant” est *umu-ntwana* (pluriel *aba-ntwana*). Synchroniquement, ce nom s’analyse comme le diminutif de *umu-ntu* (pluriel *aba-ntu*) “être humain” : *-ntu-ana* → *-ntw-ana*; c’est seulement dans une perspective diachronique que cela a un sens d’identifier le deuxième formant de cette base à un nom signifiant “enfant”.

On a donc là un cas tout à fait classique de grammaticalisation d’un lexème, qui dans un premier temps crée une situation ou coexistent le morphème grammatical ainsi apparu et un mécanisme grammatical plus ancien qui exprimait des significations semblables. Cette coexistence reste attestée par une langue comme le venda, où la formation des diminutifs met en jeu à la fois changement du préfixe de classe et adjonction du suffixe *-ana*. Mais la plupart du temps, comme c’est souvent le cas, la concurrence entre deux procédés grammaticaux fonctionnellement équivalents s’est

résolue par la disparition du procédé grammatical ancien. Et le processus de grammaticalisation peut être considéré comme achevé lorsque (comme c'est le cas en zoulou), le lexème d'origine cessant de fonctionner comme lexème, on ne peut plus dans une perspective strictement synchronique reconnaître l'origine lexicale du morphème grammatical qui en est issu.

3. L'évolution "mère" (ou "femme") → augmentatif

Un fait beaucoup moins connu et certainement moins fréquent (mais dont témoignent un certain nombre de langues africaines) est la création de morphèmes de dérivation à valeur augmentative à partir des lexèmes signifiant "mère" ou "femme".

Ici encore, on a à l'origine d'une telle création un développement de la polysémie d'un nom aboutissant à la systématisation de ce qui est au départ une simple virtualité sémantique du nom en question.

En effet, les dictionnaires signalent souvent des emplois (plus ou moins productifs selon les langues) de syntagmes qui se glosent littéralement comme "mère de N" mais qui se comprennent comme "un très grand N" ou "le plus grand des N".

Par exemple, à l'entrée *nà* du dictionnaire dogon de Geneviève Calame-Griaule, nous trouvons une première rubrique "mère" suivie d'une deuxième rubrique "grand, âgé, principal (la mère étant par définition d'une génération supérieure à celle de ses enfants)", et cette deuxième rubrique est illustrée par *gínu nà* "maison principale, grande maison de famille", *ímina nà* "grand masque" et *íne nà* "homme d'âge". Ce dernier exemple est particulièrement intéressant, dans la mesure où il montre que, dans son emploi comme qualificatif, le lexème *nà* a totalement perdu le trait "de sexe féminin" qu'il a en tant que nom.

À l'autre bout de l'Afrique, on peut citer le tswana, où le nom *mma* "mère" apparaît comme le premier formant de quelques dizaines de composés d'étymologie souvent obscure, mais parmi lesquels un certain nombre au moins ont clairement une valeur superlative ou augmentative. On peut citer notamment *mma-tota*, forme emphatique de *tota* "vraiment" et *mma-moso* "très tôt le matin" < *moso* "matin". On peut citer aussi *mma-batho*, titre honorifique donné aux rois, qui se décompose en *mma* "mère" + *batho* "gens".

À partir de là, on ne s'étonne pas de trouver aussi des langues qui ont un affixe d'augmentatif pleinement productif (et illustrant les diverses nuances de sens qui sont habituelles pour ce type de dérivatif) susceptible d'être rapproché d'un nom glosé comme "mère". C'est notamment le cas du mandingue, où on observe une coïncidence qui n'est probablement pas fortuite entre *bá* "mère" et *-ba* suffixe d'augmentatif.

Étant donné le caractère naturel de l'association mère-enfant, on peut penser que de tels développements découlent de la réinterprétation du contraste entre les deux termes de cette association : *mère* vs. *enfant* → *de grande taille* vs. *de petite taille*.

Il est a priori plus surprenant que le même développement puisse avoir comme point de départ un lexème signifiant "femme" plutôt que "mère". Lorsque c'est le cas, il semble raisonnable de supposer qu'au stade où s'est développée une signification d'augmentatif, la signification de "mère" était au moins une signification possible du lexème en question dans les langues où ce développement a eu lieu.

C'est ainsi que dans un certain nombre de langues bantoues du sud, la racine bantoue **kádi*˛ "femme" a comme réflexe un suffixe de dérivation qui exprime, tantôt une signification de féminin, tantôt une signification d'augmentatif.

Par exemple, en sotho, le suffixe *-(h)adi* peut avoir une valeur de féminin lorsqu'il s'applique à un nom d'animal (comme dans *pere-hadi* "jument" < *pere* "cheval" ou *tau-hadi* "lionne" < *tau* "lion"), mais une valeur d'augmentatif est aussi possible (*tau-hadi* a comme deuxième signification possible "gros lion"). Lorsqu'il s'applique à un nom de personne, ce suffixe exprime exclusivement une valeur augmentative, et on peut notamment le trouver aussi bien dans *monna-hadi* "gros homme (de sexe masculin)" < *monna* "homme (de sexe masculin)" que dans *mosadi-hadi* "grosse femme" < *mosadi* "femme". C'est aussi une valeur augmentative qu'exprime ce suffixe avec des noms d'objets concrets (comme par exemple dans *sefate-hadi* "gros arbre" < *sefate* "arbre" ou

lejwe-hadi “grosse pierre” < *lejwe* “pierre”). Ce même suffixe peut enfin se combiner à des qualificatifs avec une valeur augmentative (comme dans *jwala bo monate-hadi* “une bière excellente”, où *monate-hadi* est la forme augmentative de *monate* “savoureux”).

De manière analogue, en swati, le suffixe *-kati* a une valeur de féminin dans *inkhomo-kati* “vache” < *inkhomo* “bovin” ou *inkhosi-kati* “dame” < *inkhosi* “chef”, et une valeur d’augmentatif dans *umutsi-kati* < “gros arbre” < *umutsi* “arbre” ou *litje-kati* “grosse pierre” < *litje* “pierre”.

4. Les évolutions possibles de lexèmes signifiant “père”

Si la grammaticalisation des lexèmes “enfant” et “mère” (ou “femme”) comme dérivatifs à valeur respective de diminutif et augmentatif présente ainsi un certain parallélisme, il est intéressant de noter qu’on ne relève pas de processus de grammaticalisation analogue pour le lexème “père” : les langues africaines présentent plusieurs cas de création d’un morphème dérivatif à partir du lexème “père”, mais c’est pour exprimer des significations comme “qui a la maîtrise de ...”, “qui est pourvu de ...”, “qui exerce une compétence ou une responsabilité sur ...”. Cette possibilité de grammaticalisation d’un nom signifiant “père” est attestée par le tswana, où *rra* “père” est à l’origine d’un préfixe de dérivation *ra-* qu’on trouve par exemple dans *ra-mabole* “boxeur” < *mabole* “poings”, *ra-meno* “dentiste” < *meno* “dents” ou *ra-phala* “arbitre” < *phala* “sifflet”. Parmi les langues éloignées du tswana tant du point de vue géographique que du point de vue génétique, on peut ici citer à nouveau l’ewe, qui connaît exactement le même type de formation de noms dérivés, avec un suffixe *-tɔ́* identique au nom *tɔ́* “père” dont il est très probablement issu.

5. Le développement de nouvelles valeurs pour les morphèmes diminutifs ou augmentatifs : remarques générales

En ce qui concerne maintenant le développement de nouvelles fonctions grammaticales pour les morphèmes servant à former des diminutifs ou augmentatifs, il semble tout d’abord que la question ne concerne véritablement que les diminutifs : dans la documentation que j’ai pu rassembler, il n’apparaît aucun cas où on puisse penser qu’un dérivatif à valeur augmentative ait développé une signification nettement différente de celles qu’expriment usuellement de tels dérivatifs. Ensuite, il faut souligner qu’il ne serait pas correct de considérer que tous les emplois non strictement diminutifs d’un morphème à valeur diminutive résultent nécessairement d’une dérive à partir de la valeur de diminutif : le plus souvent, on a une meilleure explication en considérant qu’il s’agit de développements parallèles à partir de l’étymon “enfant”. Nous pouvons nous reporter ici au schéma reproduit à la section 1 d’après Heine & al. (1991) : selon l’analyse que résume ce tableau, de tous les emplois grammaticalisés que connaît en ewe *ví* “enfant”, seuls “insignifiant” et “partie détachée d’une masse” sont considérés comme issus de “petit”. Le lien entre ces valeurs et le sens de “petit” est trop évident pour mériter qu’on s’y attarde. Il y a par contre une possibilité d’évolution sémantique qui n’apparaît pas dans les données de l’ewe mais qui est attestée dans un certain nombre de langues africaines et qui est beaucoup moins banale : il s’agit de l’évolution diminutif → féminin, qui fait l’objet de la section 6.

6. L’évolution diminutif → féminin

L’emploi plus ou moins sporadique d’affixes de diminutif avec une valeur de féminin est bien connu du français et des autres langues d’Europe. Par exemple en français, le suffixe *-ette* sert en principe à former le diminutif de noms féminins (comme dans *fille* → *fill-ette*), mais on relève aussi des cas où *-ette* s’ajoute à des noms masculins pour former le féminin correspondant (*Beur* → *Beur-ette*, *gendarme* → *gendarm-ette*, etc.). De manière analogue, en serbo-croate, *-ica* sert en principe à former le diminutif de noms féminins (comme dans *glav-ica* “petite tête” < *glava* “tête”) mais s’emploie aussi

pour former le correspondant féminin de certains noms masculins (comme dans *konobar-ica* “serveuse (dans un café ou un restaurant)” < *konobar* “serveur”).

Mais il est particulièrement intéressant d’observer de tels faits dans des langues de la famille Niger-Congo[1], bien connue par ailleurs pour ne présenter que de manière tout à fait exceptionnelle des cas de grammaticalisation de la distinction masculin vs féminin. En effet, dans les langues Niger-Congo, on n’a jamais de distinction entre forme masculine et forme féminine des dérivatifs à valeur de diminutif, et il n’est pas question de faire la distinction entre des diminutifs qui s’appliqueraient aux noms masculins et d’autres qui s’appliqueraient aux noms féminins, pour la simple raison que la distinction masculin vs féminin ne joue aucun rôle dans les systèmes de genre des langues Niger-Congo. Il est donc d’autant plus intéressant d’observer que ces morphèmes de diminutif *a priori* totalement neutres du point du vue de la distinction *masculin* vs. *féminin* peuvent exprimer plus ou moins sporadiquement une signification de féminin, et même dans certaines langues devenir véritablement des marques de féminin.

Comme emploi sporadique de dérivés diminutifs avec une valeur de féminin, on peut citer le cas de la forme diminutive du nom *den* “enfant” en mandingue. À sa forme de base, ce nom désigne indifféremment des enfants de sexe masculin ou féminin. Dans certains parlers du groupe mandingue (par exemple en mandinka de Gambie), la forme diminutive de ce terme signifie aussi comme on peut s’y attendre “petit enfant” sans distinction de sexe. Par contre en bambara, la forme diminutive *de-nin* de *den* “enfant” a pris le sens de “fille”, et en bambara, la seule façon de rendre “petit enfant” sans précision de sexe consiste à utiliser *de-misɛn*, où *misɛn* est un qualificatif qui signifie “petit”. Exactement le même glissement sémantique s’observe dans des langues très éloignées du mandingue; on peut citer par exemple, parmi les langues bantoues du sud, le sotho du nord, où *ngwanana* “fillette” (à décomposer comme *ngw-an(a)-ana*) est formellement le diminutif de *ngwana* “enfant (sans distinction de sexe)”.

Mais dans les langues bantoues du sud, le suffixe diminutif *-ana* (dont nous savons déjà qu’il provient du proto-bantou **jána* “enfant”) n’a pas seulement des emplois sporadiques avec une valeur de féminin. Dans un domaine bien précis, on peut véritablement reconnaître dans les langues bantoues du sud un phénomène de grammaticalisation d’une distinction *masculin* vs. *féminin* dans lequel la marque du féminin n’est autre que ce suffixe de diminutif.

Curieusement, cet emploi systématique du suffixe diminutif *-ana* en valeur de féminin concerne exclusivement les adjectifs de couleur et ne s’étend, ni aux autres adjectifs, ni aux noms. Par exemple en tswana, la forme diminutive des adjectifs de couleur a de manière générale une signification appréciative, comme on peut le voir en comparant *mosese o mosetlha*[2] “une robe jaune” et *mosese o mosetlhana* “une robe d’un joli jaune”, où *-setlhana* est la forme diminutive de l’adjectif *-setlha* “jaune”. Mais, lorsque de tels adjectifs s’utilisent pour qualifier un être animé, la règle est qu’on emploie la forme non diminutive s’il s’agit d’un homme ou d’un animal mâle, et la forme diminutive s’il s’agit d’une femme ou d’un animal femelle.

Par exemple, *-setlha* “jaune” peut s’appliquer à des personnes de race noire au teint relativement clair, et on aura alors par exemple *monna yo mosetlha* “un homme au teint clair” avec la forme non diminutive, mais *mosadi yo mosetlhana* “une femme au teint clair” avec la forme diminutive de l’adjectif.

Dans le cas de *monna yo mosetlha / mosadi yo mosetlhana*, le sens de masculin ou de féminin est bien sûr déjà présent dans le nom qu’accompagne l’adjectif dont la forme

---

[1] La famille Niger-Congo occupe géographiquement la plus grande partie de l’Afrique subsaharienne. C’est à cette famille qu’appartiennent toutes les langues africaines citées dans cette article. En effet, c’est à la famille Niger-Congo que se rattachent notamment les langues bantoues (groupe auquel appartiennent le tswana, le sotho, le swati, le zoulou, le venda et le swahili), les langues mandé (groupe auquel appartient le mandingue) et les langues kwa (groupe auquel appartient l’ewe) ; quant au dogon, il est actuellement considéré comme constituant à lui seul une branche de la famille Niger-Congo.

[2] En tswana, le modifieur adjectival suit le nom auquel il se rapporte ; un joncteur (qui est historiquement un ancien démonstratif) est inséré entre le nom et l’adjectif ; le joncteur et l’adjectif s’accordent en classe avec le nom.

diminutive indique le féminin. Mais si nous prenons par exemple *pitse*, qui peut désigner aussi bien le cheval que la jument, nous observons que l'adjonction d'un adjectif de couleur oblige à préciser le sexe de l'animal, puisqu'on va alors distinguer obligatoirement par exemple *pitse e tshweu* "cheval blanc" de *pitse e tshwaana* "jument blanche" (*tshwaana* étant la forme diminutive de *tshweu*) : dans ces deux syntagmes signifiant respectivement "cheval blanc" et "jument blanche", le nom est identique, et seule la forme diminutive de l'adjectif indique le sexe de l'animal.

7. Conclusion

Des données présentées ci-dessus, il me semble qu'on doit surtout retenir le fait que la distinction de sexe peut se trouver impliquée de deux façons en apparence contradictoires dans les processus de grammaticalisations impliquant les notions de diminutif et d'augmentatif. En effet, dans ces processus, la notion de féminin apparaît en relation à la fois avec la notion de diminutif et avec celle d'augmentatif, bien que de deux façons différentes :

– D'une part, un nom signifiant "mère" ou "femme", c'est-à-dire dont le sens implique le trait "de sexe féminin", peut perdre ce trait en se grammaticalisant pour devenir un dérivatif à valeur augmentative ; sémantiquement, on peut dire que dans ce processus, les implications de ce qui constitue le sens dénotatif initial du lexème s'effacent au profit d'un trait qui au départ peut être considéré comme un trait de type connotatif suggéré par la mise en contraste de la mère et de l'enfant.

– D'autre part, un nom signifiant "enfant" sans distinction de sexe peut dans un premier temps donner un dérivatif à valeur diminutive, neutre lui aussi quant à la distinction de sexe, mais dans un deuxième temps, ce dérivatif peut développer une connotation d'association plus ou moins naturelle avec un référent de sexe féminin, connotation susceptible ultérieurement de se fixer au point que le morphème en question fonctionne systématiquement, au moins dans certaines conditions, comme marque du féminin.

BIBLIOGRAPHIE

HEINE B., CLAUDI U. & HÜNNEMEYER F. (1991), *Grammaticalization, a Conceptual Framework*, The University of Chicago Press.